



Aide à la prédication
Dimanche 13 décembre 2020
Luc 1, 67-79

Pasteur Jean-Mathieu Thallinger
Paroisse Saint-Marc
Mulhouse

OUVREZ TOUT DE SUITE VOS CADEAUX, N'ATTENDEZ PAS NOËL

Le contexte : portraits croisés

Luc ouvre son évangile par deux portraits croisés : deux femmes, deux annonces, deux naissances hors normes et deux réponses en cantiques de louange : le *Magnificat* et le *Benedictus*. Il tisse finement un chœur mixte à deux voix.

Il entre en matière par l'annonce par l'ange Gabriel à Zacharie (v. 5-20) qu'Élisabeth, sa femme, allait attendre un enfant malgré la double peine qu'elle subissait : être stérile et trop âgée. Peine alourdie encore par l'opprobre que pouvait constituer la non-maternité pour une femme dans la société d'alors et qui suscitera un sentiment de honte pour Elisabeth (v. 25).

L'annonce rencontrera le scepticisme du père (« *comment saurais-je que cela est vrai* », v. 18) qui pourrait nous rappeler le rire de Sarah, la femme d'Abraham, semblablement interloquée par la même promesse : la naissance d'un enfant alors qu'elle était âgée de 90 ans. On pourra compléter la

comparaison par un fait rarement remarqué : un chapitre plus tôt dans le livre de la Genèse, la première réaction d'Abraham à l'annonce de sa paternité fut la même que celle de Sarah : « *Abraham tomba sur sa face ; il rit, et dit en son cœur : naîtrait-il un fils à un homme de cent ans ? Et Sara, âgée de quatre-vingt-dix ans, enfanterait-elle ?* » (Genèse 17, 17).

Il y avait de quoi rire : comme si une vierge pouvait être enceinte, une terre desséchée fleurir, une Église endormie se réveiller, un vaccin trouvé... N'importe quoi, n'est-ce pas ? Ce ne pouvaient être que billevesées pour optimistes béats et doux rêveurs. Les choses sont ce qu'elles sont, l'horizon est clos, le déclin programmé, la vie désenchantée, le monde gouverné par la fatalité, non ?

Notre ange-cigogne poursuivra alors sa pérégrination vers Nazareth pour se rendre auprès de Marie peut-être un peu mieux disposée (Luc 1, 21-38). Quoique... devant l'in vraisemblable annonce qui lui sera faite - une naissance (s)ex-nihilo - elle s'autorisera, elle aussi, une question : « *comment se fera-t-il... ? Je ne connais pas d'homme* » (v. 34) pour acquiescer seulement ensuite : « *Qu'il me soit fait selon ta parole !* » (v. 38).

Un ange peu angélique

J'aimerais relever dans le récit de ces événements l'injustice faite à Zacharie : pourquoi lui, et lui seul, se vit-il reprocher sa réaction dubitative ? Qu'est-ce que cette brute d'ange qui se permettait de réprimander Zacharie et de le punir pour ses doutes en le rendant muet ?

La tradition et les narrations auprès des enfants de tous âges de l'histoire de Noël ont souvent opposé la réaction de l'obéissante Marie qui accueillit la grâce instantanément et joyeusement à celle du vieux Zacharie dépassé par les événements, sourd à la grâce offerte avant même que d'être rendu muet. Pourtant, l'injustice n'est-elle pas flagrante ? Abraham comme Sarah rirent et opposèrent dans un premier temps les mêmes arguments que ceux de Zacharie (l'âge, ils étaient trop vieux) et il est dit que Marie sera « *troublée* », comme Zacharie, et commencera, comme lui, par opposer à l'annonciateur un argument d'impossibilité concrète : « *je ne connais pas d'homme* ». Comment ne pas se sentir athée d'un dieu ou de son ange qui réprimeraient de la sorte le doute, le temps nécessaire de l'appropriation, l'accueil de l'étonnement, la raison logique.

Depuis des générations, nous louions la foi de charbonnière de Marie, en écho à celle d'Abraham à qui Dieu demanda de sacrifier Isaac mais n'est-elle pas quelque peu élitiste ? Et Thomas, et Pierre et le fils retrouvé et tant d'autres ?

Certains commentateurs pour corriger l'injustice manifeste faite à Zacharie et tenter de justifier le comportement de Gabriel à son endroit postulèrent, sans trop de conviction, que le silence imposé au vieil homme n'était pas à entendre comme une punition mais comme le don d'un temps d'intériorité qui lui était offert, pour l'aider à digérer et accueillir l'incommensurabilité de la générosité de Dieu.

Nous préférons nous dire que Dieu tient mal ses troupes, que ce fut une initiative personnelle de Gabriel voire, comme un policier brutal ne fait pas toute la police, un ange brutal ne fait pas tous les anges.

Si certains néanmoins souhaitaient pétitionner contre le sort réservé à Zacharie par Gabriel, je n'exclurais pas de m'y associer.

Vous avez dit patriarcal ?

Par ailleurs, il est devenu assez généralement entendu que la Bible serait intégralement un texte machiste et patriarcal. S'il n'est pas à ma mesure ni dans mes compétences de mesurer la réalité de ce sentiment pour toute la Bible, néanmoins, si je m'en tiens à ce premier chapitre de Luc, il m'apparaîtra au contraire singulièrement féministe sinon misandre.

En effet, Luc a rédigé l'ouverture de son Évangile et l'annonce des temps nouveaux en mettant en exergue le rôle exclusif de femmes. Les héroïnes du récit des deux enfantements de Jean et Jésus sont Elisabeth et Marie (je ne saurai me prononcer sur l'identité sexuée de l'ange et de toute manière vous aurez compris l'inimitié qui nous sépare pour le moment). Pour leurs maternités, comme pour les enfantements, elles semblent pouvoir se dispenser d'homme. Tout sera réglé par deux huis-clos entre ange et femmes. Il s'agit de ce que nous pourrions nommer de deux « PAA : Procréations Angéliquement Assistées ». Nous ne sommes pas loin des Amazones.

Un constat similaire peut être fait à l'égard du cantique de Zacharie (v. 67-79) qui nous intéresse aujourd'hui. Dans l'histoire liturgique et de la réception biblique, celui-ci fait en effet pâle figure à côté du cantique de Marie (v 46-55). Ce dernier, dénommé aussi « Magnificat », y acquerra une notoriété certaine. Bien plus importante que le cantique de Zacharie (sinon au sein de certaines communautés monastiques qui le prient dans les offices du lever du jour). J'ai dû pour ma part chercher quelque peu pour retrouver le nom qui lui a été attribué : « Benedictus » (qui, comme pour le Magnificat, est le premier mot de sa traduction latine). Pour vous en convaincre, allez lire la fiche Wikipedia des deux textes, la différence vous apparaîtra abyssale. Celle qui est consacrée au Magnificat est riche et développée. Elle

présente à vue d'œil une centaine d'œuvres musicales qui lui ont été dédiées. En contraste, celle de Zacharie est famélique. Elle doit mesurer à peine le cinquième de la longueur de la première et demeure de surcroît grandement en chantier avec cette mention en son centre : « Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. »

Le cantique de Zacharie sera situé sous l'ombre immense de celui de Marie qui le précède (comme il était déjà dans l'ombre de sa femme). Zacharie, comme Joseph, apparaissent comme des hommes s'effaçant devant leurs compagnes, réduits au silence, paraissant falots voire moqués dans leur postérité. Et si l'ange consentit à les visiter, cela sembla relever de la visite de courtoisie, non d'une sollicitation à une implication de leur part dans les projets divins.

Non, il s'appellera Jean !

Et cela est encore confirmé par l'épisode savoureux de la circoncision de Jean, l'enfant d'Élisabeth et Gabriel (et de Zacharie ? On ne sait plus trop). Lorsque Zacharie et Élisabeth arriveront au temple, accompagnés de leur entourage, il est dit en effet: « *ils voulaient lui donner le nom de son père, Zacharie. Mais sa mère déclara : « Non, il s'appellera Jean. » Ils lui dirent : « Mais, personne dans ta famille ne porte ce nom ! ».*

Non, il s'appellera Jean ! Le diktat ne prêta pas à débat pour une question majeure tout de même quand on sait l'importance que pouvait avoir le choix du nom dans la constitution de l'identité pour le judaïsme. Zacharie n'aura pas d'autre choix que de se résoudre à cette double dépossession : privé de la transmission de son nom, privé de prendre part au choix de celui-ci. La question avait, elle aussi, été réglée entre Gabriel et Élisabeth. Quant à la demande qui lui sera faite de donner son avis, elle ressemble plus encore une fois à une formule de politesse si ce n'est à un chantage exercé sous pression. Son approbation était de toute façon la condition qu'il lui fallait remplir pour retrouver la parole : « *Alors, ils demandèrent par gestes au père comment il voulait qu'on nomme son enfant. Zacharie se fit apporter une tablette à écrire et il y inscrivit ces mots : « Jean est bien son nom ». Ils s'en étonnèrent tous. Aussitôt, Zacharie put de nouveau parler : il se mit à louer Dieu à haute voix ».*

Le choix, qui n'en était pas un, qui se présentait à lui, était le suivant : si tu parles, ce sera pour acter la décision déjà prise, sinon tu garderas le silence. Zacharie sera l'homme privé de la parole, privé de la transmission de son nom à son fils, privé de participer au choix du nom de son fils. Il en ira de même pour le choix du nom de l'enfant de Marie, dans les mêmes

termes que pour Jean, c'est l'ange Gabriel qui s'occupera de signifier le nom à la mère « *Bientôt tu seras enceinte, et tu mettras au monde un fils que tu appelleras du nom de Jésus* » (v 31) en l'absence d'une participation de Joseph au processus. Est-ce pour venger de l'effacement de Joseph que l'Église pendant des siècles effacera à son tour les femmes ?

Peut-être commençons-nous à nous égarer dans des hypothèses hasardeuses. Jusqu'ici, nous en sommes restés au premier degré du texte, commentant d'un point de vue narratif les faits relatés, conjecturant des interprétations morales et psychologiques. Ce qui n'est pas encore de la théologie. Nous savons combien les textes peuvent être perméables à nos projections personnelles, nos valeurs, nos sensibilités idéologiques. La théologie, quant à elle, nous invite à chercher par-delà le cadre narratif les enjeux pour notre foi, notre condition de croyant, notre compréhension de Dieu et notre relation à celui-ci. Pour le dire autrement, ce n'est pas tant le déroulé des événements, le contexte figuratif qui importe, que les significations qu'ils portent. Ce seront elles qui pourront être l'objet de nos prédications.

Une nouvelle religion

A travers la manière dont Luc construit l'ouverture de son témoignage, ce qui nous apparaît, c'est qu'il rédigea, consciemment ou non, l'acte de naissance d'une nouvelle religion.

Les deux enfants, au moment de leur circoncision, de leur intégration à la tradition de leurs pères, se verront – en même temps – promis à se détacher de ces derniers. Leur identité mise en scène sera double : tout à la fois ancrée dans l'histoire et la tradition héritées, et libérée des liens qui la rattachent à celles-ci, en particulier des liens du sang. Ce qui annonçait l'ouverture à l'universel portée par le christianisme, qui permettra à chaque individu de rejoindre la communauté croyante sans devoir en porter l'héritage. Nous dirions avec les mots de notre temps que Luc dessine les contours d'une religion inclusive. Celle-ci marquera la fin du droit du sang, comme d'un droit du sol, pour faire place à ce que nous pourrions nommer un « droit par la foi seule », selon le principe formulé par Paul « *quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* » (Romains 10, 13).

Les deux naissances, de Jean et de Jésus, presque jumelles, furent fréquemment comprises comme un passage de relais entre la Synagogue et l'Église, entre l'ancienne et la nouvelle Alliance. A la fois complètement entremêlées comme le montrent les allers-retours entre Jean et Jésus dans la construction du chapitre tout en accordant une préséance de l'un par rapport à l'autre. Préséance confirmée par la façon dont chacun sera

qualifié : à Jean sera attribué le titre de « *prophète du Dieu très-haut* » (v. 76), à Jésus, celui de « *Fils du Dieu très-haut* » (v. 32).

Nous retrouvons cette distinction dans la forme de la rédaction des deux cantiques. Celui de Marie se présente comme une parole personnelle, qui jaillit d'elle; il commence en « je » : « je dirai ta grandeur... mon cœur déborde... ». Celui de Zacharie est dit suscité par l'Esprit saint et est présenté comme une prophétie (v67). Celui de Zacharie est plus impersonnel, il parle de Dieu mais il ne parle pas de Dieu en lui : « Béni soit le Seigneur ». Nous pourrions dire que nous avons d'un côté Marie qui parle, de l'autre Zacharie qui « est parlé », par qui on parle, à qui l'on porte la parole d'un autre, il est « porte-parole ». L'inspiration des deux cantiques sélectionnés à *The Voice* par l'ange Gabriel se distinguent clairement : l'un relevait du répertoire classique inspiré des paroles des prophètes, le second, plus *rock'n roll* et dérangeant pour son époque, était l'expression d'un enthousiasme plus individuel et personnel, inspiré par le plus incontrôlable Esprit Saint.

François Bovon relèvera encore que si Jean et le récit de sa naissance ne furent pas placés au centre du texte par Luc, ce fut pour exprimer la position collatérale de Jean par rapport à celui dont il « préparait les voies ». Zacharie, comme son fils Jean, sont des passeurs, passeurs vers des temps nouveaux, vers une religion nouvelle.

Intéressons-nous à présent au cantique lui-même, à la prophétie. Il sera déclenché comme une réponse à une question qui travaillait les cœurs de tous ceux qui avaient eu connaissance de ces événements : « *Tous ceux qui en entendaient parler y repensaient et ils se demandaient : « Que deviendra donc ce petit enfant ? »* » (v. 66)

« **Que deviendra donc ce petit enfant ?** »

La réponse sera développée en trois temps :

- Aujourd'hui Dieu vient visiter son peuple (v. 68-69)
- Comme il l'avait annoncé et en avait fait serment (v. 70-75)
- Le rôle de Jean sera de préparer les hommes à accueillir la visite de Dieu (v 76-77)

Dieu visite, l'homme est visité

La grande nouveauté, qui n'en était pas tout à fait une, nous le verrons dans le point suivant, c'est que Dieu visite son peuple. Dieu est un visiteur. Le terme employé est *episkeptomai*, qui donnera l'évêque, le ministère des évêques (et des inspectrice(eur)s ecclésiastiques). Ce terme porte la notion de voir, avec les yeux, de porter une attention proche, de se préoccuper de ceux dont il a la charge. C'est un terme fort, qui sera employé par Jésus

lorsqu'il dira en Matthieu 25 « j'étais malade et vous m'avez visité ». La visite de Dieu aux hommes qu'annonce Zacharie, le dernier des prophètes, ne sera pas que de courtoisie, elle est promise comme fécondante. Comme il a visité et fécondé les personnes et les vies d'Abraham et Sara, d'Elisabeth et Zacharie, de Marie et Joseph, Dieu vient féconder la vie du monde et des humains. Cette visite est dite suscitant « une force qui nous sauve » : Dieu n'est pas absent, il ne se détourne pas de la vie des hommes, il entend leurs cris.

La foi, finalement, consiste à croire en ce Dieu agissant au cœur de nos vies, en ce Dieu présent au plus proche de nous. A cette aune-là, peu importe qu'il ait visité un homme, une femme, un jeune, ... que Zacharie ait compris tout de suite ou plus tard, qu'il ait perdu la parole pour telle ou telle raison. Ce qui importe, c'est le moment où, en découvrant le caractère visitant de Dieu, je comprend **qu'il est déjà là, bien là.**

Il y a parfois un côté agaçant à faire semblant, pendant le temps de l'Avent, d'attendre la venue de Dieu. De faire comme s'il prenait son temps pour que je puisse avoir le temps de comprendre qui il est. Comme si nous étions des Zacharie lents à la compréhension, condamnés au silence, à la retraite, à la lenteur. A faire encore du temps de l'Avent une sorte de pédagogie pour forcenés et coupables du consumérisme qui nécessiteraient un sevrage, pour des névrosés de l'activisme qui auraient besoin de leçons de patience.

Lorsque nous envisageons l'Avent ainsi, nous faisons de Dieu un vulgaire *coach* de développement personnel. Nous faisons de la prière une sorte de yoga pour aider les déprimés chroniques, dans lesquels de pseudopsychologues ont intérêt à nous enfermer, à faire le vide intérieur. Ce faisant, nous oublions que Dieu ne joue pas avec nous, je peine à imaginer qu'il mesure ou conditionne sa grâce. Je crois que s'il nous a visités, il continue de le faire, et qu'il n'est pas besoin de rejouer fictivement la scène de Noël chaque année. Noël a déjà eu lieu et nous vivons dans sa nouvelle économie.

Nous n'avons pas besoin de nous comporter comme des enfants qui feraient semblant de ne pas connaître les cadeaux qu'ils ont eux-mêmes choisis et de jouer la surprise au moment de les débiller.

Alors « moi je vous dis » que nous pouvons ouvrir nos cadeaux dès aujourd'hui, sans attendre. Je sais qu'en disant cela, je risque de provoquer l'émoi aux tenants des traditions de Noël mais bon, Noël sera certainement bien différent cette année des Noëls qui ont précédé, non ?

Je sais que certains ne le supporteront pas mais je vais de plus *spoiler* votre cadeau de Noël. Alors le voici : « Dieu est venu vous visiter ». C'est cela le

cadeau de Noël. Il ne s'est pas perdu en chemin, n'a pas fait, pour vous trouver, de longs détours par chez Hérode comme les mages. Non, il sait très bien qui vous êtes, où vous vivez. S'il est dit que Dieu vient nous visiter, c'est donc qu'il est là. Maintenant.

Que faire alors du temps de l'Avent si le cadeau de Noël est déjà éventé, vous demandez-vous ?

Le temps de l'Avent pourra être le temps de la louange pour la présence de ce Dieu déjà là. Le temps pour discerner dans notre vie sa présence déjà agissante. Le temps aussi, si nous en ressentons le besoin, de crier vers lui. Il y a du confort dans les traditions certainement, comme il y aurait eu du confort pour les pères Zacharie et Joseph à transmettre simplement leur nom à leurs fils, à leur faire replacer leurs pas dans les leurs. Seulement, Jean ne deviendra pas prêtre comme papa, du moins pas au temple, il choisira de partir au désert pour y exercer une nouvelle forme de prêtrise. Jésus ne sera pas non plus charpentier comme papa, du moins pas dans l'atelier de son père, car du bois et des clous il aura un autre usage à faire...

Dieu se souvient de son serment

C'est le second temps du cantique de Zacharie. S'il a pu affirmer aussi clairement que Dieu venait visiter son peuple, c'est parce qu'il l'avait déjà fait, c'est parce qu'il l'avait toujours fait, c'est parce qu'il en avait fait le serment et qu'il était le Dieu d'une alliance, qui avait le sens de l'engagement, qui tenait ses promesses : *« C'est ce qu'il avait annoncé depuis longtemps par les prophètes de Dieu : il avait promis qu'il nous délivrerait de nos ennemis et du pouvoir de tous ceux qui nous veulent du mal. Il a manifesté sa bonté envers nos ancêtres et il s'est souvenu de son alliance, qui est sainte. En effet, Dieu avait fait serment à Abraham, notre ancêtre »* (v 71-73)

Comme le dira joliment Kierkegaard dans la prière qui suit : même s'il te semble qu'il se tait, Dieu parle. Même s'il te semble lointain, il est pourtant en visite chez toi.

Ne nous laisse jamais oublier que Tu parles aussi quand Tu te tais.

Donne-nous d'avoir cette confiance, quand nous attendons Ta venue, que Tu te tais par amour, comme Tu parles par amour. [1] Que Tu te taises ou que Tu parles, Tu es toujours le même Père, le même cœur paternel, que Tu nous guides par ta voix ou que Tu nous élèves par ton silence. Sören Kierkegaard

Préparer le chemin du Seigneur

Il reste le dernier temps du cantique. Il répond à la question initiale : « Que deviendra donc ce petit enfant ? ». Il serait presque anecdotique, tant la figure de Jean est appelée à s'effacer.

Cette question est néanmoins nécessaire. Le rôle de Jean sera de « préparer le chemin du Seigneur » et, pour ce faire, de « faire savoir au peuple qu'il vient le sauver en pardonnant ses péchés » (v. 77).

Jean nous annonce le pardon de nos péchés. Or, quel est le plus grand de nos péchés ? Il ne relève pas de la notion de faute, ou d'une culpabilité que nous devrions porter. Le péché n'est « que » ce qui, en moi, résiste à accepter que le Dieu qui est venu nous visiter est déjà là. Le péché est ma part païenne, la part de moi qui se cache de Dieu, parce que je craindrais son regard et son jugement.

Le pardon dont j'ai besoin, c'est d'accepter d'être pardonné, c'est d'accepter que Dieu ne souhaite rien d'autre que poser un regard guérissant, libérateur sur mon existence. C'est ce que signifiera le baptême initié par Jean : une grâce imméritée posée sur celui qui, humblement, se présente devant Dieu, le reconnaît comme Seigneur de son existence, et non un effort pour renoncer aux diables et à tous ses succubes. Ces derniers, devant la présence de Dieu, trouveront tout seuls le chemin de la sortie.

Dieu ne s'est pas perdu en route, il n'attend pas de manière vicieuse que nous soyons prêts, que nous ayons appris à prier, que nous ayons mis notre vie en ordre, que nous ayons achevé notre formation en théologie ou parcouru jusqu'au bout les dix-huit degrés d'initiation à une quelconque vérité cachée.

Dieu est là. Bien sûr tu as le droit de n'y pas croire. Bien sûr tu as le droit de ne pas t'y intéresser. Si tu n'en veux pas, c'est ton droit encore. Seulement, du point de vue de la foi chrétienne, je ne peux que continuer à te dire qu'il est là. Si tu ne le vois pas : ce n'est pas qu'il se cache, ce n'est pas non plus que tu serais trop indigne, trop nul, mal élu ou non choisi. Si tu ne le vois pas c'est peut-être simplement que tu ne veux pas accepter qu'il t'accepte, que tu ne veux pas accepter qu'il te pardonne. Cela lui est égal à Dieu que ta chambre soit trop en désordre pour l'accueillir, que tu sois trop timide pour lui parler, que tu aies des choses à lui reprocher ou à te reprocher à toi-même. Il souhaite te visiter tout de même.

Croire, n'est-ce pas cela d'abord ? Accepter d'être accepté. Accepter d'être visité.

Croire, n'est-ce pas accueillir cette conviction formulée par la première lettre de Jean : « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes choses ».

Une rupture féconde

En conclusion, l'histoire de la naissance de Jean puis de Jésus, telle que présentée par Luc, témoigne d'une rupture tant dans l'histoire des religions que dans l'appréhension de nos cheminements spirituels personnels. La foi nouvelle née par l'enfant de Noël ne sera pas une foi à apprendre, à mériter ou à hériter. Elle était et est d'abord, à son origine la révélation d'un Dieu qui vient faire toutes choses nouvelles.

Et l'enfant de Noël deviendra ce prédicateur qu'évoquait Elian Cuvillier dans l'édition du journal *Réforme* d'il y a quelques jours : « *un prédicateur qui, à la manière des prophètes d'Israël, cherche à provoquer chez son auditeur un réflexe salutaire : laisser tomber son savoir antérieur, les valeurs sur lesquelles il construit sa vie, se laisser déplacer, interpeller, traverser par une parole nouvelle, celle du Royaume.*

(Elian Cuvillier, « De peur qu'ils ne se convertissent », *Réforme* 3875, 26 novembre 2020, page 12)